

# LE REPORTER

JANVIER 2004  
VOLUME 5, NUMÉRO 2

## Tour d'horizons...

### Dans ce numéro :

#### Sports

Comment ramener l'intérêt en F1..... p.2

Les sports dans nos médias..... p.3

#### Tours d'horizons

23 heures dans le *Deep South*..... p.4

L'appel du terroir..... p.5

Aux Îles, le vent tourne !..... p.6

Les mille visages de la Goutte d'Or..... p.7

#### Langue et médias

Défis d'un dictionnaire québécois..... p.8

L'état de la liberté de presse..... p.9

#### Société

Le procès du colonialisme..... p.10

Mauvaise foi ou ignorance ?..... p.11



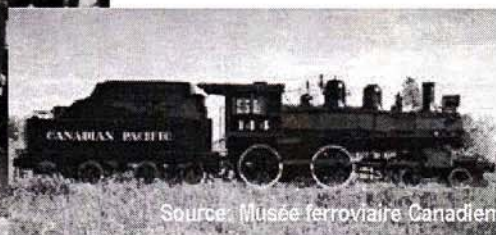
Source: Rock Théroux



Source: Joan Roch



Source: Franck Bideau



Source: Musée ferroviaire Canadien

# COMMENT RAMENER L'INTÉRÊT EN F1 ?

THIERRY BASTIEN

**D**urant la saison 2002, la F1 a connu une baisse de popularité autant sur le plan des cotes d'écoutes, que celui des assistances des Grand Prix. Le fait que Ferrari ait dominé outrageusement le championnat 2002 n'a, bien sûr, pas aidé, mais ce qui a choqué le public au plus au point, c'est le comportement de Ferrari. Alors, comment faire pour ramener l'intérêt? Voici mes solutions :

Premièrement, il faut interdire les consignes d'équipe jusqu'aux deux derniers Grand Prix de la saison. De cette manière, nous aurons droit à de vraies bagarres en piste et non à une mascarade telle que celle du Grand Prix d'Autriche. Donc, même si Ferrari domine encore l'an prochain, les spectateurs verront au moins un spectacle, une vraie lutte pour la victoire, car leur but est de voir quel meilleur pilote sortira vainqueur. On a vu par le passé que même si une écurie domine un championnat et qu'il y a une lutte entre les deux coéquipiers, l'intérêt est là. En 1988 McLaren remporta 15 Grand Prix sur 16, mais les spectateurs étaient au rendez-vous, car ils avaient l'assurance d'assister à un bon spectacle.

En second lieu, il faut supprimer une bonne partie des assistances électroniques pour que les pilotes travaillent afin de maintenir la voiture en piste et non pas seulement tourner le volant et freiner comme c'est le cas aujourd'hui. Moins d'aides électroniques signifient plus de dérapages et plus de travail de la part du pilote, donc plus de spectacle.

Troisièmement, les ravitaillements en essence doivent être enlevés; de cette façon, on n'assistera plus à une

course qui se gagne dans les puits. Cela veut dire que chaque pilote partira avec la même quantité de carburant à bord et devra gérer lui-même sa stratégie de



course. On verra alors se distinguer les meilleurs.

Enfin, on doit limiter le nombre de jours d'essais privés. En appliquant cette règle, les écuries dépenseront moins et seront obligées de faire conduire leur pilote le vendredi, ce qui amènerait plus de spectateurs lors de cette journée. De plus, pourquoi ne pas permettre aux écuries de faire des essais le lundi suivant chaque Grand Prix sur le site même de l'évènement? Cela permettrait de grosses économies puisque tout le matériel et les gens sont sur place : plus besoin d'une équipe d'essais, ni de pilotes essayeurs! Et pourquoi ne pas charger un prix symbolique aux spectateurs qui voudraient assister à ces essais? Cela apporterait des revenus supplémentaires !

Voilà, c'était mes quatre solutions pour améliorer le spectacle en Formule 1. Je pense que si on les applique, le spectacle sera grandement amélioré et l'intérêt des spectateurs reviendra progressivement.

# LES SPORTS DANS NOS MÉDIAS : TROP OU PAS ASSEZ ?

JULIE DEMERS

**2** uelle belle recette pour cette première Jonction du 3 octobre dernier! Une salle affamée de détails, un sujet qui nous touche au quotidien, directement ou indirectement, et finalement, une belle brochette de journalistes pour nous parler de sport, amateur ou professionnel.

Ces invités : Robert Frosi, commentateur et journaliste à la radio de *Radio-Canada*, Pierre Houde, analyste et journaliste à *RDS*, Marie-Claude Savard, journaliste sportive à *RDI* et diplômée du Certificat en journalisme à l'UdeM, enfin, Réjean Tremblay, columnist à *La Presse*.

Le sujet est lancé sur l'affirmation de M. Tremblay et de Mme Savard que désormais, aux nouvelles du sport, on parle de tout, sauf de la performance même des sportifs. M. Frosi confirme en confiant qu'il a, par exemple, été amené à parler de pesticides, en traitant de golf. Il se demande d'ailleurs si on peut encore parler de spécialistes sportifs. Quant à Pierre Houde, il s'était lui-même fait prédire par son père « qu'un jour il n'y aurait qu'un seul poste qui diffuserait les sports ». La situation actuelle paraît inquiétante à celui qui « rêvait de porter le veston de René Lecavalier ».

Le portrait à l'automne 2003 : la couverture sportive a presque disparu de *TV5* et de *Radio-Canada*. Le diffuseur public ne couvre plus que le Canadien, le samedi. Restent *TQS* et sa quotidienne et, évidemment *RDS*, où Pierre Houde est devenu notre voix du hockey. Une voix du hockey qui doit aussi nommer 15 commanditaires pendant son reportage. Voilà qui nous ouvrait l'appétit.

À l'animatrice, Marie-Christiane Hellot, qui lui demande s'il pense « que la couverture du sport amateur est suffisante? », M. Frosi, qui a débuté sa carrière en France et qui a couvert les Jeux olympiques à *Radio-Canada* en tant que chroniqueur et journaliste, fait la réponse suivante: « C'est mieux que c'était, car on

donne une large place aux athlètes amateurs. Il y a plus de reportages qui sont faits sur les athlètes, leur vie, leurs difficultés, pour ceux qui vivent sur le seuil de la pauvreté. La Presse, quant à elle, fait des efforts remarquables en publiant deux pages régulièrement sur ce sujet. »

Puis nous enchaînons avec l'aspect le plus épineux des sports: l'argent. Selon M. Tremblay, et bien d'autres: « C'est toujours une question d'argent! L'athlète ne reçoit que 100 000 \$ pour une publicité de neuf secondes alors que la compagnie qui le commandite fait 250 000 \$ de profit ». Toutefois, M. Frosi nous assure qu'il y a plus que l'argent, il y a le sentiment d'appartenance : « Les gens écoutent les sports auxquels ils s'identifient. ». Marie-Claude Savard, de son côté, nous fait voir un autre aspect économique de la diffusion des sports à la télévision : *RDI* doit négocier pour obtenir les images des événements sportifs de la journée, n'obtenant souvent qu'une série de textes sans image. Bien difficile de rendre le reportage intéressant dans ces conditions. À la télévision, la couverture est souvent dictée aux journalistes qui ne peuvent plus donner les nouvelles comme ils le devraient, c'est-à-dire en parlant du sport lui-même. De plus, explique-t-elle, le journaliste doit monter ses visuels lui-même, ce qui signifie beaucoup de temps passé à la technique.

Bref, qu'il s'agisse de l'implication du gouvernement, du peu de soutien des athlètes amateurs, ou de l'intérêt de la collectivité en général pour les sports, on peut dire que le traitement des sports dans les médias reste bien problématique! Mais si on en juge par M. Tremblay, « cela n'empêche pas les journalistes sportifs de garder

## Prochaine Jonction

*La première Jonction de 2004 se tiendra le vendredi 20 février, de 18 h à 20 h, au café-bar La Brunante. Nous y accueillerons trois journalistes de la presse alternative*

## 23 HEURES DANS LE *DEEP SOUTH*

FRANÇOIS TRUDEL DE GAGNÉ

**A**u moment de planifier sérieusement mes vacances d'été, c'est le train qui me vient presque tout de suite à l'esprit. Il faut dire que la nature de mon itinéraire rend le coût des vols prohibitif et la conduite fatigante et énervante. Quant à l'autobus, quoique abrutissant, il faut bien m'y résoudre; mais strictement en début de parcours... ce sera plus « acceptable ».

« De la Nouvelle-Orléans à Orlando en train? Ça prend combien de temps? », me demande-t-on à plus d'une occasion, avant le départ. Mais en ce dimanche torride d'août, alors que je contemple la puissante et massive locomotive avançant sur ses rails avec grâce, c'est le dernier de mes soucis.

Le *Sunset Limited* d'Amtrak a quitté Los Angeles le vendredi précédent et m'accueille à Lafayette, où débute mon itinéraire dans le fameux *Deep South* états-unien. Première réaction en m'asseyant à la grande fenêtre panoramique : l'impression d'entrer dans un univers de voyages perpétuels et intemporels. C'est à bord de ce train que je ferai le lien entre deux étapes d'un séjour qui, jusqu'à maintenant, a été haut en couleurs et riche en émotions.

L'après-midi, pendant que nous filons à vive allure vers l'est, le paysage se décline donc en tableaux multicolores: tons de vert des bayous, marron des chênes où pend la grise mousse espagnole. Noir et blanc d'une aigrette ou d'une échasse et, plus rarement, le bleu d'un héron. Au gré des passages à niveaux, les arrière-cours jonchées de ferraille rouillée cèdent leur place aux jardins manucurés de quelques demeures nobles, tandis que les terrains de jeu peinent à prendre le dessus sur les industries. Ici, chaque cimetière, si petit soit-il, exhibe fièrement son chêne, symbole en puissance du Grand Sud américain. Ici, voisinent

le contemporain et le traditionnel. Les petites gares endormies, les visages des familles qui me saluent se fondent aux couleurs locales.

La chaleur de leur sourire fait oublier, un tant soit peu, l'humidité des marais que je quitte non sans une certaine nostalgie. Il est 22h30 et j'ai sommeil. bercé par le son étouffé des rails, j'entends à peine le sifflement du train. Mes rêves sont une symphonie de musique, de saveurs et de patois où se greffent ici et là des scènes pittoresques de la Louisiane.

Au petit matin, un soleil timide me souhaite la bienvenue sur la baie de Pensacola en Floride. Un air un peu mythique enrobe les lieux. Parti des bayous la veille, je me trouve maintenant du côté des tropiques. Attablé dans le wagon-restaurant, je vois de part et d'autre des pêcheurs et des gloires du matin me souhaitant, à leur tour, une belle journée.

Le rythme de l'après-midi s'accélère. Tout en dévorant les chapitres de mon roman, je suis ébloui par cette terre rouge-orangée, ces rivières brunes agitées et ces papillons flamboyants qui virevoltent à notre passage. Mais le vert tendre de la pinède floridienne a quelque chose d'apaisant. C'est l'heure de la sieste.

Les gratte-ciel de Jacksonville et l'agitation d'Orlando seront bientôt visibles et feront office de frontière entre le début et le milieu de mes vacances. Je fais donc mes adieux à ce valeureux *Deep South* torride et bigarré. Au milieu de cet humble périple, ces 23 heures m'auront donné l'occasion d'apprécier le temps, non pour sa valeur, incontestable, mais pour la richesse qu'il renferme quand on se donne la peine de le prendre.

## L'APPEL DU TERROIR

LISE MICHAUD

J'ai l'impression de débarquer dans un monde étrange : vignes à perte de vue, soleil de plomb et pierres d'un autre âge. De bon matin, flanquée de mon compagnon français, je marche en hâte vers le château Rayne Vigneau, dans la région de Bordeaux. Cet établissement produit surtout un premier cru classé, un Sauternes, vin blanc liquoreux connu mondialement. Au bout du chemin, nous rejoignons la foule qui s'agite en tous sens, comme à l'intérieur d'une ruche. Sitôt le contrat signé, on nous remet seau et sécateur. Ici, les vendanges dureront deux mois environ, de la fin septembre à la fin novembre.

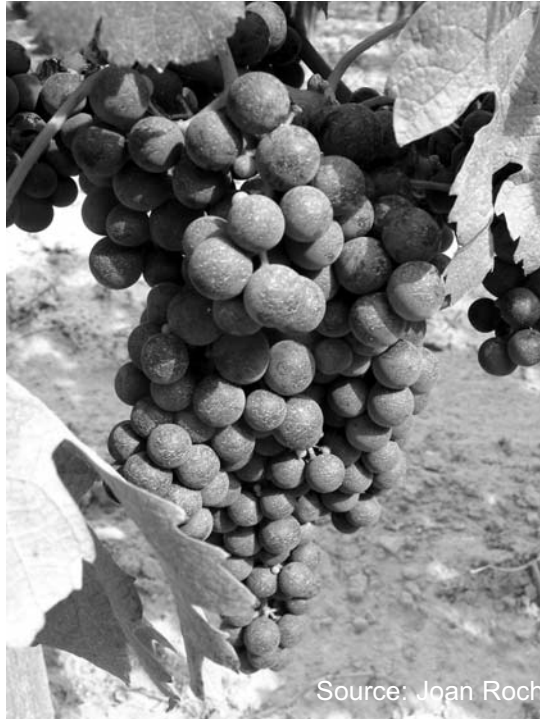
Des vendangeurs saisonniers, pour la plupart, récoltent en plusieurs tries successives les grains les plus pourris et confits. C'est alors que la concentration des sucres atteint son maximum, grâce à un champignon microscopique, le «Botrytis Cinerea». Dit pourriture noble, il prolifère dans le sol, sous les climats chauds et secs. Plus le raisin cueilli est ratatiné, meilleur sera le vin. Le volume de vin produit est toujours faible, car le viticulteur de Sauterne favorise la qualité plutôt que la quantité. Avec le raisin vert restant, on élabore un sauvignon blanc sec, de moindre valeur.

**Une journée typique**

«Suivez le chef», nous crie le patron. Le nôtre se prénomme Christophe. La foule bigarrée forme alors deux groupes prenant des directions opposées. Une fois à destination, Christophe donne ses directives : «Alignez-vous deux à deux en rang d'oignon de chaque côté de la vigne ». C'est parti! Nous avançons ainsi chacun à son

rythme, d'un bout à l'autre, en triant le raisin. À chaque coup de sécateur, il tombe dans le seau. Lorsque ce dernier est plein, un porteur s'amène, sa hotte sur le dos. Puis, on s'empresse d'y décharger son seau en le hissant. Les porteurs, à leur tour, vont vider le raisin dans un tombereau tiré par un tracteur. Et le cycle se répète jusqu'à ce que le chef donne le signal de la fin.

Heureusement, survient la joyeuse pause de midi ! Nous nous attablons alors tous ensemble autour d'un copieux repas bien arrosé de rouge, du bordeaux évidemment. Certains en profitent même pour cuver leur vin avant de reprendre le travail jusqu'au soir. La journée terminée, les uns se retirent tandis que les autres préfèrent la vie fraternelle, dans un chaleureux partage des victuailles et des expériences respectives. Nous reposons ensuite pour la nuit, bien méritée, sûrs que notre labeur n'aura pas été inutile.



Source: Joan Roch

**Au chais**

Après la cueillette vient le pressage du raisin. Il s'effectue au moyen d'énormes et rutilantes presses pneumatiques, fort bruyantes. En écrasant le fruit contre la paroi, elles en extraient le jus. Le jus de raisin ainsi obtenu, ou moût, fermente ensuite de trois semaines à un mois, avant de vieillir au moins dix-huit mois en barrique de chêne. Fait à signaler, le chêne français convient mieux, car ses grains sont moins serrés que ceux du chêne québécois, par exemple. Enfin, on peut procéder à l'embouteillage dans le chais. Bu jeune, le Sauterne est fruité et nerveux. Mais au fil des années, certains millésimes peuvent vieillir un siècle, il saura acquérir l'onctuosité et le moelleux lui étant si particuliers.

Les vendanges célèbrent assurément la fête du vin. Témoins, ces gitans espagnols qui travaillent en claquant les talons et en clamant: « Olé! olé! » D'ailleurs, les vendangeurs proviennent de partout, attirés par l'un des plus grands vignobles du monde.

## AUX ÎLES, LE VENT TOURNE !

PATRICIA GAGNON

**D**urement touchées par la baisse des quotas de pêche des dernières années, les Îles de la Madeleine mettent le cap sur l'avenir et misent sur leurs attraits naturels et les nouvelles technologies marines afin de diversifier leur économie. Panorama sur un archipel aux mille trésors.

Bien que la pêche au homard et au crabe demeure la pierre angulaire de l'économie, les nouvelles technologies marines occupent une place grandissante dans l'économie de l'archipel. Implantée dès les années 1980, la mariculture — c'est-à-dire la culture d'organismes aquatiques en eau salée à partir d'ensemencement de fonds marins — voit sa production augmenter année après année. Selon le Centre d'interprétation de la mariculture de l'Étang-du-Nord, ce mode d'élevage crée près de 150 emplois saisonniers — soit huit mois par année — et a fourni un rendement de 700 000 livres de moules en 2002. Des recherches sont en cours afin de développer l'ensemencement et l'élevage de nouveaux mollusques, dont le pétoncle géant, la mye et l'huître américaine.

### Une destination dans le vent!

Deuxième activité économique en importance aux Îles avec près de 30 000 visiteurs par année, le tourisme a le vent dans les voiles. Flairant le potentiel de cette industrie en expansion, plusieurs améliorations ont été apportées aux infrastructures récréotouristiques de l'archipel.

Jeunes familles, retraités à la recherche de bon air et de repos, artistes en mal d'inspiration, amateurs de plein air et de sports nautiques : les nouvelles infrastructures récréotouristiques visent toutes ces clientèles. L'archipel foisonne d'activités nautiques et de plein air. Chevauchées sur la plage, exploration des grottes, plongée sous-marine et pêche en

haute mer, les vacanciers ont l'embarras du choix. Plusieurs boutiques d'artisanat local ont pignon sur rue, et les activités traditionnelles comme la planche à voile, les cerfs-volants et le concours des châteaux de sable demeurent toujours aussi courues. Les plages sont toujours aussi belles et le sable toujours aussi doux et fin.

On cherche également à étirer la saison touristique — concentrée durant la courte période estivale — en misant sur la douceur du climat en septembre et en proposant des forfaits pour l'observation des blanchons à la fin de l'hiver. La mise en service, à la fin des années 1990, du *Madeleine*, un nouveau traversier plus gros, plus rapide et plus confortable que l'ancien, a permis d'augmenter significativement le nombre de visiteurs aux Îles. Par ailleurs, depuis 2001, le paquebot *Le vacancier* offre la liaison Montréal–Cap-aux-Meules durant la saison estivale et gagne en popularité.

### «Le bon goût des Îles»

Les spécialités culinaires de l'archipel ont aussi la cote. Outre le fameux homard des Îles, les épicerie de la province proposent une grande variété de mets cuisinés à base de fruits de mer. L'appellation *Le bon goût des Îles* cherche à mettre en valeur les produits du terroir local dont certains sont inédits comme les rillettes de *loup-marin* — une appellation régionale désignant le phoque.

La fromagerie Le pied de vent produit les fromages fins *Pied-de-vent* et *Jeune-Cœur* vendus dans son échoppe du Havre-aux-Maisons et dans plusieurs épicerie fines de la province. Par ailleurs, les produits du terroir local et les trésors de la mer sont mis en valeur dans les bonnes tables des Îles pour le plus grand plaisir des gourmets.



Source: Tourisme îles de la Madeleine

## LES MILLE VISAGES DE LA GOUTTE D'OR

ANNE-MARIE PARNAIX

**S**ept heures, Paris, 18<sup>e</sup> arrondissement, quartier de la Goutte-d'Or. La rue Myrha est sale et presque déserte. Les rideaux de fer des commerces, balafrés de graffitis, ne sont pas encore levés. Un vent léger transporte papiers gras et sacs de plastique. Soudain les caniveaux se mettent à cracher une eau limpide. D'une camionnette sortent deux cantonniers. Ils commencent leur travail. Plus loin, quelques prostituées africaines attendent leurs premiers clients.

Dix heures, le quartier s'anime. Les portes des échoppes s'ouvrent laissant échapper les premières odeurs et les premiers bruits. Le marché Dejean regorge de produits exotiques. Coqs vivants et chèvres en morceaux, épices, patates douces, bananes-figues dégagent un mélange de parfums. Ici, on touche, on sent, on goûte. Plus loin, entre poteries, herbes et Calebasses se retrouve le Coran.

Midi, happés par les fumets des tagines et des couscous ou par l'arôme d'un poulet au millet aromatisé aux herbes, ouvriers et boutiquiers savourent le plat du jour. Dans la pâtisserie orientale, la pâte d'amande multicolore concurrence les baklavas imprégnés de miel pour la plus grande joie des gourmands. Dans la vitrine d'un restaurant séfarade, des morceaux de brochettes attendent les amateurs.

Quatorze heures, le parfum de l'encens a remplacé celui des merguez. Les associations pullulent comme les lieux de culte: une église, deux mosquées, trois temples et une synagogue. Un creuset où l'étranger est plus vite et mieux toléré qu'ailleurs.

Quatorze heures trente, près du boulevard de la Chapelle, le hammam. Des femmes de tout âge pénètrent par une porte étroite. Dans une salle spacieuse, des divans les accueillent, elles se dévêtissent et se dirigent vers une salle chaude et humide. Elles s'aspergent d'eau et transpirent grâce au brasero où se

consument lentement des feuilles d'eucalyptus. Tout en respirant cet agréable effluve, une masseuse les frotte énergiquement. Puis, elles dégustent un thé à la menthe tout en se rhabillant.

Quinze heures, rue des Poissonniers, la mosquée. Bâtiment temporaire, recouvert de tôles ondulées, érigé là, entre deux murs délabrés, en attendant mieux. Le vendredi surtout, les fidèles se pressent, le lieu de prière n'est pas assez vaste.

Quinze heures trente, rue Saint-Bernard, l'église, lieu de refuge des sans-papiers et des illégaux en juin 1996, garde une triste renommée.

Seize heures, square Léon, l'école est finie. Sous le soleil, des nuées d'enfants crient, courent, pleurent, rient. Ils s'amuse sur les balançoires ou font exploser des pétards. Des femmes aux boubous colorés vendent des glaces à l'eau de leur fabrication.

Vingt et une heures, à la tombée de la nuit, la rue Myrha devient une fourmilière, prostitution, drogue, squats, combats de coqs et magie noire. Beurs, noirs et petits blancs, tous sont dehors. Ce pourrait être explosif, mais miracle, ça ne l'est pas. La coexistence, ici, a ses règles subtiles, incompréhensibles au non-initié. Les cafés, un pour chaque ethnie, se prolongent dans la rue. Les hommes debout en petits groupes, un verre à la main, discutent et s'interpellent dans leur langue. Prudents, les *dealers* n'habitent pas le coin, pas plus que les prostituées.

Deux heures, Montmartre, un autre monde, n'est pas loin. Installés pour les touristes, les tam-tams résonnent encore jusque dans l'air de la rue Myrha. Mais ici, l'animation a disparu. Ne reste plus que quelques passants qui rentrent chez eux.

*Beurs, noirs et petits blancs,*

*tous sont dehors.*

*Ce pourrait être explosif,*

*mais miracle, ça ne l'est pas.*

# DÉFIS D'UN DICTIONNAIRE QUÉBÉCOIS

## ENJEUX LINGUISTIQUES ET COMMERCIAUX

FRÉDÉRIQUE GRAMBIN

«**C'** est le rêve de beaucoup de linguistes de créer un dictionnaire québécois afin de se reconnaître et de pouvoir se référer à un même standard», explique Pierre Auger, directeur du Département de langues, linguistique et traduction de l'Université Laval à Québec, qui est à la tête d'un projet de dictionnaire de langue, propre au français en usage au Québec.

Quel est l'intérêt d'un tel ouvrage, alors que nos librairies et nos bibliothèques regorgent déjà d'une multiplicité de dictionnaires? Lorsque nous voulons connaître l'origine et le sens des mots, donc utiliser un dictionnaire de langue (et non un dictionnaire encyclopédique), c'est un ouvrage élaboré en France que nous devons consulter - le plus souvent le *Petit Robert* -, car nous n'en possédons pas l'équivalent pure laine. Grâce à ce projet universitaire, voilà une lacune en voie d'être comblée. « Notre langue est autonome et elle s'est adaptée avec le temps; il est donc important d'y déceler et de classer les éléments qui sont véhiculés par notre culture », estime M. Auger. Et c'est toute une équipe de chercheurs, de professeurs et d'étudiants qui, à cette fin, « analyse les textes littéraires, le théâtre et les textes journalistiques pour bien décortiquer la langue actuelle des Québécois ».

Au-delà des défis linguistiques, l'élaboration d'un dictionnaire de langue française - conçu au Québec par des Québécois - représente des enjeux financiers importants. Le dictionnaire n'est pas seulement un objet social, c'est aussi un produit commercial dont le succès dépend des attentes du public acheteur, selon Jean-Claude Corbeil,

ancien directeur de l'Office de la langue française du Québec et aujourd'hui directeur éditorial des ouvrages de référence chez Québec Amérique. Si un tel succès dépend, entre autres, du public, alors les enjeux sont de taille, car le dictionnaire reste l'un des ouvrages les plus achetés et consultés au Québec. D'après Pierre Varrod, le directeur général des Éditions Le Robert, « le dictionnaire, avec la Bible et les livres de cuisine, est sans doute le livre qui pénètre le plus profondément dans les différentes couches de la société ».

*Au Québec  
il se vend plus  
de dictionnaires  
per capita  
qu'en France.*

Du côté des professionnels de la langue, le succès qu'a connu, en octobre dernier, la première Journée québécoise des dictionnaires, organisée par l'Université de Montréal en collaboration avec l'École des HEC, sur le thème « Paul Robert et les dictionnaires *Le Robert* : du rêve à la réalisation », vient confirmer l'importance de la place qu'occupent les dictionnaires dans les foyers québécois. Ce colloque international a rassemblé les plus grands spécialistes de la lexicographie francophone dont Josette Rey-Debove et Alain Rey, deux éminents linguistes qui ont dirigé et conçu les dictionnaires *Le Robert*. L'engouement ne s'arrêtera pas en si bon chemin, puisqu'une deuxième Journée québécoise des dictionnaires est déjà prévue en 2005.

Au Québec, où il se vend plus de dictionnaires *per capita* qu'en France, on peut facilement comprendre l'importance des revenus qu'un dictionnaire de langue purement québécois peut rapporter. Avec plus de 20 millions de dictionnaires vendus chaque année dans la francophonie, c'est avec le plus grand intérêt que les linguistes et les éditeurs québécois attendent de voir le rêve devenir réalité.



# L'ÉTAT DE LA LIBERTÉ DE PRESSE

PIERRE ROSSI

**D**ans son second Rapport annuel\*, l'association *Reporters sans frontières* dresse un triste bilan de la situation actuelle de la liberté de la presse. En effet, le tiers de la population mondiale en est privée tandis que les meurtres, les morts suspectes, l'emprisonnement et le harcèlement sont devenus des nouvelles quotidiennes pour les professionnels de l'information. Le rapport ajoute que le développement économique et la richesse nationale ne vont pas obligatoirement de pair avec le respect de la liberté de presse. En guise de comparaison, il classe 166 pays en fonction de la liberté des médias.

En 2003, comme en 2002, les mêmes pays se retrouvent en tête de ce classement\*\*, notamment la Finlande, l'Islande, les Pays-Bas et la Norvège. Le Canada, classé 5<sup>e</sup> en 2002, tombe en 10<sup>e</sup> place. La raison? Des inquiétudes suscitées par les tentatives de certains corps de police à forcer les médias à leur remettre des documents (les affaires *National Post* et *CTV*) et par les effets de la concentration des médias sur la liberté éditoriale (l'affaire *CanWest Global*).

Note positive : parmi ceux qui se retrouvent en tête, figurent des pays pauvres comme la Jamaïque et l'Afrique du Sud (21<sup>e</sup>), le Costa Rica (24<sup>e</sup>), le Bénin (29<sup>e</sup>), le Timor oriental (30<sup>e</sup>), l'Albanie (34<sup>e</sup>), El Salvador (37<sup>e</sup>), l'Équateur (42<sup>e</sup>), Madagascar (46<sup>e</sup>) et la Bolivie (51<sup>e</sup>). Note négative : la position de certains pays riches s'est dégradée. L'Espagne, 29<sup>e</sup> en 2002, se retrouve en 42<sup>e</sup> position. L'Italie, qui était au 40<sup>e</sup> rang, occupe désormais la 53<sup>e</sup> place. Les difficultés des journalistes travaillant au Pays basque espagnol et les conflits d'intérêt du chef du gouvernement italien Silvio Berlusconi en sont les principales raisons. Même la France a vu la situation de la liberté de la presse se

dégrader (de la 12<sup>e</sup> à la 26<sup>e</sup> place); *idem* pour les États-Unis qui sont passés de la 17<sup>e</sup> place en 2002 à la 31<sup>e</sup> place sur leur territoire et à la 135<sup>e</sup> place en dehors de leurs frontières. De même, Israël se classe à la 44<sup>e</sup> position pour le respect de la liberté de presse sur son territoire, mais 146<sup>e</sup> pour son comportement dans les Territoires palestiniens occupés. À titre de comparaison, l'Autorité palestinienne, 82<sup>e</sup> en 2002, occupe la 130<sup>e</sup> position aujourd'hui.

La situation reste dramatique dans les autres régions du monde. L'Asie détient le triste primat de région la plus défavorable à la liberté de la presse : 8 des 10 derniers

pays du classement sont asiatiques, la Corée du Nord étant la lanterne rouge du groupe. Au Moyen-Orient et au Maghreb, la guerre en Irak a réduit la liberté des médias au nom de la sécurité.

La guerre explique également la dégradation de la liberté de presse en Afrique subsaharienne; c'est le cas de la Côte d'Ivoire (de la 55<sup>e</sup> à la 137<sup>e</sup> place), du Liberia (de la 109<sup>e</sup> à la 132<sup>e</sup>) et de la Guinée-Bissau (de la 94<sup>e</sup> à la 118<sup>e</sup>). Heureusement, certains pays gardent le cap : l'Afrique du Sud, le Bénin et Madagascar. En Amérique latine aussi, des ombres et des lumières. Détériorée au Venezuela (96<sup>e</sup>) et en Colombie (147<sup>e</sup>), la situation reste bonne ailleurs. L'arrestation de 26 journa-

listes indépendants a poussé Cuba à la 165<sup>e</sup> place du classement mondial, soit l'avant-dernière.

\* Pour en savoir plus, consultez le site de *Reporters sans frontières* [www.rsfo.org](http://www.rsfo.org)

\*\* Le classement a été établi à partir d'un sondage fait auprès de journalistes, chercheurs, juristes et militants des droits de l'Homme dans les pays donnés. Quand les réponses étaient peu fiables, les pays ont été exclus. Le classement de 2002 comptait 139 pays et 166 en 2003.

*De janvier  
à novembre 2003,  
55 professionnels  
des médias  
ont été tués  
dans l'exercice  
de leurs fonctions.*

*Association mondiale des journaux*

## LE PROCÈS DU COLONIALISME

SANDRA BRISSON

**D'**après Marc Ferro, directeur de recherche à l'École des hautes études en sciences sociales de France, l'extermination des indigènes, l'esclavage des Noirs, le mépris envers les colonisés puis le colonialisme a laissé de profondes blessures dans l'histoire de nombreux pays. Ce passionnant historien, invité des Belles Soirées de l'Université de Montréal le 8 octobre dernier, a profité de la rencontre pour critiquer les pays colonisateurs, en particulier les puissances européennes du 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècle et leurs pratiques douteuses.

Le discours colonisateur prônant une vision noble et positive de la colonisation – répandre le christianisme, civiliser les indigènes ou instaurer un gouvernement démocratique – il est perverti par les actes ignobles commis en son nom. Selon l'historien, les gestes des colonisateurs, l'exploitation généralisée des ressources et des colonisés ne correspondent pas à la définition première de la colonisation mais relève plutôt d'un colonialisme malsain.

Plusieurs problèmes découlant de cet impérialisme – connus et documentés depuis les premières colonies selon le conférencier – appuient la théorie de M. Ferro. Premièrement, le débarquement des Européens déclencherà plusieurs drames. Leur arrivée provoquera l'extermination collective des indigènes en Amérique, aux Caraïbes et en Australie, 5 à 10% de la population d'origine étant recensée aujourd'hui. Cet anéantissement entraînera de ce fait la traite atlantique et l'esclavage des Noirs d'Afrique. Treize millions seront déportés d'Afrique durant cette période pour répondre à la demande en main-d'œuvre en Amérique.

Ces pratiques s'expliquent par la question suivante : quels sont ceux qui les colonisaient et qui les accompa-

gnaient? La réponse de M.Ferro? Des nobles et des bourgeois, appauvris par la profonde crise économique et sociale qui sévissait à l'époque. Les métropoles transforment alors les colonies en prison en se débarrassant de leurs voleurs, de leurs filles perdues et surtout de leurs pauvres.

Un autre drame lié au colonialisme, plus pernicieux encore selon l'historien, a causé un immense préjudice: le racisme. Les colonisateurs méprisaient ouvertement les colonisés. Ce dédain affiché deviendra le moteur de la révolution des colonisés. L'explosion et la révolte des autochtones trouvent leur origine dans les humiliations et les indignités subies aux mains des colons. Ceux-ci pratiquent la discrimination (une race inférieure qu'il faut éduquer) et la différence (en refusant les mariages interraciaux). M. Ferro illustre son propos par l'exemple suivant : « deux hommes et un arabe », lit-il dans un extrait.

Finalement, l'indépendance souhaitée par les colons, appelée « l'indépendance colon » par Marc Ferro, représente une autre forme pervertie de la colonisation et n'apporte aucun répit aux colonisés. La séparation d'avec la métropole, obtenue des colonisateurs, leur permet de mieux contrôler les populations indigènes.

Ce retour en arrière de plusieurs siècles, cette analyse du double discours colonialiste, remet en contexte les enjeux du monde actuel. Il confirme aussi la frustration présente dans le monde de l'islam qui vit un revirement complet de pouvoir depuis 20 ou 30 ans, un écrasement de leur sphère par les colonisations, et surtout, l'humiliation de la domination par les anciens dominés. « Ils sont devenus les esclaves de leurs anciens esclaves », résume le conférencier.

## MAUVAISE FOI OU IGNORANCE ?

MARIE-MICHELLE GAGNÉ

**D**éjà affaiblie par la fibromyalgie, Denise a dû se battre pour obtenir de sa compagnie d'assurances les sommes qui lui étaient dues.

Son poids oscillait aux alentours de 85 livres quand la maladie a enfin été diagnostiquée. Denise avait 25 ans, mais elle se souvient d'avoir été incommodée bien avant, au point d'avoir dû abandonner tous les sports qu'elle aimait pratiquer.

Bien que reconnue par l'Organisation mondiale de la Santé (OMS), la fibromyalgie, aussi appelée maladie de la douleur, est difficile à diagnostiquer. L'indemnisation par les assureurs pose problème puisque le diagnostic se fonde sur les dires du patient. La maladie est caractérisée par 18 ou 19 points douloureux, accompagnés ou non d'insomnie, de troubles digestifs et de divers autres maux. L'absence de lésions organiques ou de symptômes cliniques sert de justification aux compagnies d'assurances pour refuser d'indemniser ceux qui en souffrent. «Attitude scandaleuse», selon Denise, «car la maladie est invalidante au point d'empêcher la personne atteinte de jouir de la vie même quand elle ne travaille pas.»

Elle avait souscrit à une assurance qui incluait les soins oculaires et dentaires. La société avait d'abord accepté sa réclamation, cependant après quelques mois, elle a exigé que Denise retourne au travail. D'abord, un jour semaine, puis deux et ainsi de suite, à raison d'une augmentation d'un jour par mois. Or, de l'avis du médecin de la compagnie et du sien, elle n'était absolument pas apte à un retour au travail, même progressif. «Je me sentais tellement mal, dit-elle, que j'en pleurais, je me sentais humiliée de ne pouvoir

travailler, j'étais vidée émotionnellement et j'avais l'impression que je ne passerais pas au travers.»

Ce qui l'humiliait le plus était la peur de passer pour une fainéante. Quand elle en est arrivée à trois jours de travail par semaine, elle a dû cesser. Malgré les diagnostics affirmés de plus d'un médecin, son assureur a exigé qu'elle passe examen sur examen.

À un moment donné, elle a décidé de se faire accompagner par une amie jusque dans le bureau du médecin. Ce jour-là, dans ce même bureau, elle a eu la surprise de rencontrer son agent d'assurances. Ce dernier l'accusait de ne rien faire pour améliorer son état. «Je me faisais pourtant traiter par un ostéopathe et suivais les indications des médecins, commente Denise. J'étais abasourdie par la mauvaise foi de cet homme qui, lui, était visiblement décontenancé de me voir accompagnée pour ma visite chez le médecin. Je lui ai alors lancé qu'il manquait de cœur pour exercer ce métier.»

*L'absence de lésions organiques*

*ou de symptômes cliniques*

*sert de justification*

*aux compagnies d'assurances*

*pour refuser d'indemniser*

*ceux qui en souffrent.*

Après ce rendez-vous, elle s'est trouvé un autre médecin et, si surprenant que cela puisse paraître, n'a plus jamais eu autant de problèmes avec sa compagnie d'assurances. Au bout de quelque temps, pendant lequel elle a pu récupérer des forces, elle est retournée travailler de deux à trois jours semaine, selon son état de santé. Il arrive encore à l'occasion que son indemnisation soit retardée. Son employeur n'a que de bons mots pour elle. «Il est visible qu'elle donne son maximum et ce, malgré sa douleur et sa fatigue.»

Aujourd'hui, quinze ans plus tard, Denise vit avec la maladie un jour à la fois, voire une heure à la fois. Elle a appris à s'arrêter quand elle n'en peut plus, à

## COMITÉ DE RÉDACTION

**Rédactrice en chef :** Patricia Gagnon

**Pupitreurs :** Normand Bélisle, Julie Demers,  
Véronique Demers, Pierre Rossi

**Collaborateurs :** Thierry Bastien, Sandra Brisson,  
Julie Demers, Marie-Michelle Gagné, Patricia Gagnon,  
Frédérique Grambin, Lise Michaud, Anne-Marie  
Parnaix, Pierre Rossi et François Trudel de Gagné

**Révision :** Suzanne Aubin, Julie Demers, Frédérique  
Grambin et Lise Michaud

**Superviseur :** Jean-Claude Leclerc

**Des commentaires, des questions,  
des suggestions ?**

**Nous voulons vous lire !**

**Écrivez-nous à :**

**lereporter@ageefep.qc.ca**

## AVIS AUX COLLABORATEURS

Vous voulez participer au prochain numéro ? Envoyez-nous un texte de 3500 caractères, espaces comprises, police *Times New Roman*, 12 points à double interligne. Indiquez le titre de votre article dans la case objet de votre courriel adressé à :

**lereporter@ageefep.qc.ca**

Le comité de rédaction se réserve le droit de refuser tout article qu'il jugera tendancieux, litigieux ou au contenu inexact. Il se réserve également le droit de corriger tout texte qui lui sera soumis.

**Prochaine date de tombée :**

**16 Janvier 2004**

# Prochaine Jonction :

## «La presse alternative»

Vendredi 20 février, 18 h

au café-bar *La Brunante*

3200 Jean-Brillant, 2e étage